

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Conviés nous sommes à une certaine fête sauvage**  
Pierre Chatillon, Poèmes 1956-1982 (Éd. du Noroît)

Caroline Bayard

Number 31, Fall 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39967ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bayard, C. (1983). Review of [Conviés nous sommes à une certaine fête sauvage : pierre Chatillon, Poèmes 1956-1982 (Éd. du Noroît)]. *Lettres québécoises*, (31), 38–39.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

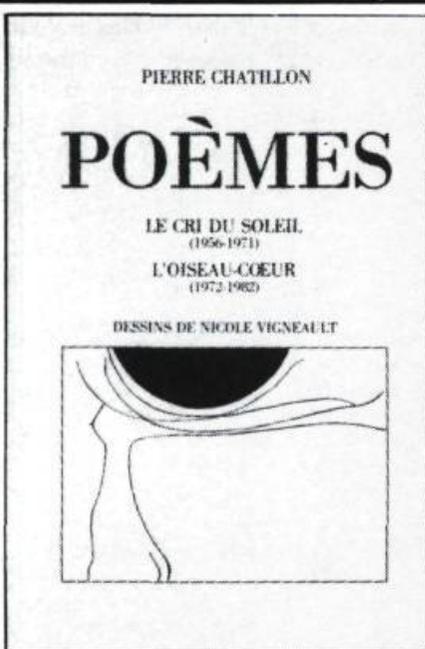
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



# Conviés nous sommes à une certaine fête sauvage

Pierre Chatillon

*Poèmes 1956-1982*

(Éd. du Noroît)

Il aura donc déjà eu deux vies, ce Pierre Chatillon dont le Noroît vient de rassembler les poèmes. Aucune parenté avec certains chats noirs qui en ont neuf puisqu'il est lui-même. Intensément, farouchement, et presque nerveusement scindé de toute école, chapelle, poupe, ou famille littéraire. Ses deux existences, s'il faut l'en croire, s'articulent autour des deux sections du présent volume «Le Cri du Soleil» (1951-1971) et «L'Oiseau Coeur» (1972-1982). *Poèmes* réunit donc, dans la première partie, la version remaniée de plusieurs textes publiés aux Éditions du Jour (*Cris*, 1968, *Soleil de bivouac*, 1969, *Le mangeur de neige*, 1973) plus d'autres poèmes, l'un écrit en Sicile et curieusement intitulé «Posthumes», l'autre dénommé «Blues» et apparemment le produit d'une pérégrination en Caroline du Sud. Chatillon envisage ses deux existences successives comme deux trajectoires apparentées à des structures mythiques différentes, la première prométhéenne, la deuxième liée à Pan. Poésie et prose, lyrisme et narrativité, tels sont finalement les deux axes sur lesquels se déroule le présent volume. Chatillon n'est ni l'homme d'une pulsion simple et singulière, ni l'écrivain de l'unicité. Il cherche, se cherche, se trouve même parfois et trouve, en tout cas, d'intéressants sentiers auxquels il nous convie.

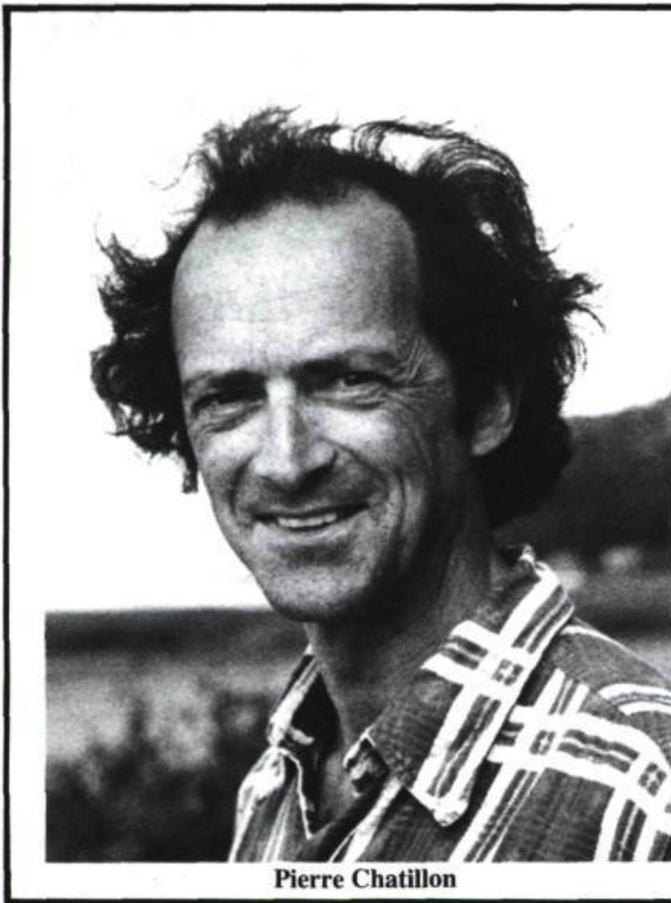
Ceci dit, la première section, «Le Cri du Soleil» a regrettamment vieilli. Peu de lecteurs de textes poétiques vivent le mythologique de manière aussi explicite, pour ne pas dire explicative. Les majuscules (Destin, Infini, Mal) appartiennent au suranné (Vigny, Hugo et compagnie) ou à un certain provincialisme des années cinquante, curieusement enclin à leur jeter un coup d'oeil oblique, nostalgique et pénétré d'une componction sérieuse et constipée. Chatillon ne tombe que rarement dans ces pièges et il possède, bien heureusement, un sens aigu de la narrativité, de l'incongru narratif, de l'anecdote métaphore qui allège, dérouté et déplace le genre qu'il a choisi, celui de la poésie philosophique, celle qui manie les fondements premiers et les incertaines visées de l'existence. Il faut remarquer que ce même genre peut se manier avec des sensibilités et des souffles différents, (voir le François Charbon de *Je suis ce que je suis* (Herbes Rouges, 1973) qui se

déchire à voix basse, et à voix haute sur l'incertitude du dialogue femme-homme, la difficulté à être, le sperme et les silences). Non, certes; le genre a des voix multiples et là où Chatillon se révèle le mieux à son avantage c'est dans l'anecdote métonyme, que l'anecdote ellipse, qui glissée dans le corps du poème se joue la gageure d'en être la cristallisation théorique, le mythe, le concept, l'essence éthique. Voir, par exemple, «les arbres drapés de mousse»:

*Les morts moussus, en ce pays,  
attirés par la grande chaleur,  
font des trous dans la terre  
et se lèvent pleins d'ombre  
dans la lumière.  
Mais malgré les efforts qu'ils déploient  
pour livrer leur humide détresse  
aux rayons du soleil,  
on ne voit d'eux qu'un haut fouillis de cheveux gris.  
Les morts obscurs sous leurs cheveux de mousse  
moisissent  
en pleine lumière.*

Il y a évidemment des moments moins heureux, moins riches de cette légèreté laconique et précise. «Les cris» par exemple, pour remanié qu'il fut porte trop les marques d'une époque révolue pour passer au tympan d'un lecteur contemporain. On ne dialogue plus avec Dieu de cette façon là et les ellipses incertaines se sont trop substituées aux explications pour que ce texte passe à l'écoute actuelle. Mais Chatillon est un conteur poète. Conteur pour un pays terriblement incertain, scindé, souvent coupé des pulsions politiques, de l'histoire, mais attachant, intense, sauvagement frappant:

*Dans un pays rigide comme l'os  
j'ai vécu translucide.  
Ma chair tranchée sous les couteaux du froid  
fut jetée en pâture aux loups blancs du frimas.  
Longtemps j'errai luisant et pru comme un miroir  
pressant sur mon thorax, à la place du coeur,  
un petit poignard dur de sang gelé, vengeur.*



Pierre Chatillon

*je monte à bord de l'arche de ton corps  
et j'emporte avec moi le soleil  
et m'allonge sur toi  
j'attache à toi les cordages de nerfs durs  
du sexe et de mes bras  
je referme ma chair sur ta chair comme un toit  
bien rivé sur la coque d'une arche, amoureuse  
et tandis que s'enrage alentour  
s'enroule en ses anneaux d'écailles, crie  
l'ouragan monstre aux yeux griffus couleur de sang  
nous deux scellés  
navire étrange, projetons de traverser la Nuit  
avec l'amour à notre bord,*

À l'occasion, le texte pique du nez dans le respectable océan mythologique: la mort guette chaque fin d'orgasme, le mâle a des mains merveilleusement solaires et les amoureuses sont inéluctablement belles. Mais Chatillon ne tombe que très occasionnellement dans les clichés, il est trop attentif pour cela, il s'insère plutôt dans l'anthropologique, les mythes circulaires et éternels. Pourquoi ce manque d'ancrage dans une culture spécifique, dans une spatialité précise? Des soleils, châteaux-forts et voies lactées, la souple géographie du désir, mais sans tremplin dans un espace observé, détaillé par le regard attentif de celui qui fait corps avec le monde. Il est parti par les grands chemins d'une fête sauvage, nul ne saurait l'arrêter, ni lui dire comment s'orienter par rapport aux petites chapelles de l'attente littéraire. Il soufflera où il veut. □

Ce qui est curieux et mériterait un examen plus attentif c'est son absence au champ expérientiel des années 60, 70 et 80. On croirait à le déchiffrer qu'il n'y a eu ni femme — territoire, ni — plus tard — modernité, éclatement sémantique. Il sera passé à côté de toutes ces pulsions-là. Jamais à contre-courant, mais plutôt hors de, neutre à, absent à la rage et l'éclatement-nationaliste, à la contre-culture, à l'exploration sexuelle. Comme si, toutes les déviances du verbe et du jouir s'étaient déroulées sur une autre planète. Pas de corps à corps marxiste avec la matérialité des mots ici, ni un de dérive, de séduction de jouissance au sens où les jeunes lions et lionnes de la modernité l'ont entendu il y a 10 ans. Pourquoi pas? Chatillon ne palimpseste personne. Il existe et opère hors de ces champs-là. Dans un avant-fondements du territoire, avant-éclatement du sens, il nous insère dans l'espace mythique. Neige, nordicité, icebergs, soleils. Ne déplairait pas à Borgès, ni aux habitants d'un pays poussiéreux et distant, voisin des pôles, où chacun marche la tête en bas et les pieds rivés au sol. L'histoire a pris la poudre d'escampette et s'est dissoute à travers champs. Personnellement ces pulsions-là me manquent et j'avoue que le Chatillon que je préfère est celui qui revient — oh! bien obliquement — par ces sentiers-là (voir Blues particulièrement et sa perception du sud, du mal gothique et de la cruauté raciale).

La deuxième section, l'autre existence, la prométhéenne, révèle une sensualité heureuse, intense et — ce qui est plutôt rare par les temps qui courent — chaleureusement généreuse:

